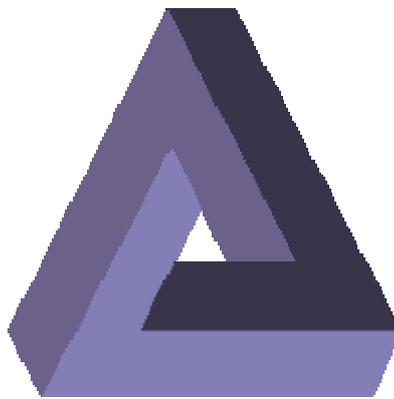


Jacques Henri PREVOST

Petit Manuel d'Humanité



CAHIER 2 – La Traversée du Miroir Noir.

MANUSCRIT ORIGINAL
Tous droits réservés



N° 00035434

L a Traversée du Miroir Noir.

Ami contemplant ton miroir, sais-tu, ce que regarde ton image ?

**Adam ouvrit les yeux sur les êtres du monde,
Et saisit leurs images dans le miroir des mots.
Mais les reflets des mots ne sont que des images.
Adam dans son miroir contemple ses mirages,
Le singe de l'envers rêve de création.
Du côté de Dieu la vraie chose,
De l'autre côté l'illusion.**

Sans préjuger de la valeur des hypothèses en concurrence concernant l'origine du monde et le sens de la vie, nous avons vu que les êtres vivants, dont l'homme naturel, placés dans leur environnement normal, généralement hostile, subissent les dures contraintes de la compétition. Nous pouvons penser qu'ils vont tenter de survivre en s'adaptant aux conditions matérielles de leur milieu de vie et aux facultés des compétiteurs.

Ce n'est pas tout à fait aussi simple. On trouve en fait des réponses bien différentes au problème posé. Parfois c'est la survie de l'individu qui est privilégiée, parfois c'est celle de l'espèce. Il n'y a pas de règle type, mais on peut néanmoins considérer que les êtres vivants utilisent certaines des propriétés physiques et chimiques de leur milieu de vie pour mettre en place un arsenal de détecteurs. Ce sont ces appareils organiques, fonctionnant mécaniquement, que nous appelons organes sensoriels. Ils envoient vers le système nerveux central des signaux automatiquement codés qui sont en relation naturelle avec les stimuli émis par le monde extérieur, mais qui ne sont pas une véritable projection objective du réel. Nous avons appelé « Icônes » ces signaux sensoriels significatifs.

Afin de comprendre pourquoi la nature a favorisé cette solution de représentation symbolique de préférence à une présentation objective plus exacte, nous devons engager une réflexion. Nous savons que les trains d'icônes induits par les stimuli provenant du monde extérieur sont complétés par d'autres icônes provenant des senseurs internes ou issus du système mémoriel. Ces paquets complexes de signes suivent divers chemins, vers le cerveau d'une part, vers le système réflexe d'autre part. Le cerveau tente d'en tirer une interprétation cohérente aboutissant à l'élaboration d'un objet mental unique et complet.

Cela peut prendre un temps parfois dangereusement long.

Le système réflexe agit sans attendre, et le plus souvent avant même de disposer de l'ensemble des informations existantes. Cela ne veut pourtant pas dire qu'à son niveau inconscient, le système réflexe ne dispose pas d'un objet global aussi complet et cohérent que celui construit par le cerveau conscient. Il s'agit ici d'une construction rapide, à la cohérence fruste, bâtie avec un minimum d'éléments, de façon à gagner du temps.

Prenons un exemple pour réfléchir à la nature de ces objets perceptifs qu'on imagine trop facilement imparfaits et grossiers. Un homme se déplace dans un sous bois obscur et va marcher sur une forme douteuse, un trou, un serpent, une énorme araignée ! Il s'écarte brusquement. Il analyse ensuite avec son cerveau l'objet

comme une ombre, une branche tordue ou une feuille morte. Le système réflexe avait très rapidement fait une autre analyse en fonction d'un danger potentiel, ici inexistant, mais parfois très réel.

En termes de survie l'analyse rapide était adéquate. L'image était précise et complète. L'imprécision n'était absolument pas dans l'image formée mais dans l'insuffisance des signaux inducteurs. Il faut admettre que cela implique l'utilisation par le système réflexe de nombreux icônes mémoriels associés instantanément aux icônes incidents momentanément insuffisants. L'objet mental perçu, trou, serpent ou insecte géant, était unique, cohérent et complet, quoiqu'il ait été très rapidement élaboré.

Sa finition permettait une action immédiate.

Cela montre bien que l'objet mental n'est pas une projection du réel, mais qu'il est une construction représentative symbolique, artificielle et synthétique, finie, cohérente et complète. J'ai désigné par Univers l'ensemble des objets mentaux synthétiques que nous formons pour sa représentation. Par contraste, et pour bien marquer la différence conceptuelle que je vous proposais de faire, j'ai appelé Zoran le réel global, perpétuellement et mystérieusement inconnu parce que inexpérimentable.

Lorsque l'être vivant, et tout particulièrement l'homme, se mesure à son environnement pour quelque raison que ce soit, il faut bien comprendre ce qu'il fait. Il tente de situer une image actuelle dans un ensemble mémorisé connu. Il essaye en fait de relier l'image mentale qu'il se fait actuellement de la situation présente, à son Univers personnel, c'est-à-dire à la somme des représentations mémorisées dont il dispose. Cela se fait de plusieurs façons, par la perception inconsciente ou réflexe, par l'examen ou la réflexion consciente, par le sentiment, ou par d'autres moyens dont certains peuvent ne pas être encore connus.

Examinons le problème général posé par la réalisation d'un tel lien d'identification ou de reconnaissance. Pour l'effectuer, l'être vivant doit utiliser, consciemment ou inconsciemment, des représentations. Elles concernent d'une part les objets intéressés, d'autre part les interactions qu'il envisage avec eux. Ces projections hypothétiques de relations entre les objets extérieurs et l'être lui-même, sont aussi des sortes d'icônes assez particuliers. Ils sont élaborés non plus à partir de représentations expérimentales naturelles et immédiates du monde externe ou interne, mais pour représenter ces représentations déjà mémorisées, et leurs relations mutuelles contingentes.

Ce sont, en quelque sorte, des icônes au second degré.

Tout être vivant évolué, sans que ce propos implique l'usage d'une fonction de conscience au sens humain du terme, détermine son comportement à partir de ce genre « d'icônes contingents ». En fonction de son organisation corporelle, de la structure et des possibilités de son système organique, il dispose d'une sorte de bibliothèque d'icônes, variable en nature, en quantité, et en qualité.

Les organismes simples ne peuvent appeler qu'un nombre très limité de ces signes, et cela implique donc un comportement automatique et stéréotypé. Nous n'allons pas nous risquer à formuler d'audacieuses et invérifiables hypothèses sur la mémoire et les rêves des organismes primitifs, le psychisme des invertébrés, ou l'affectivité des végétaux. Nous allons simplement regarder comment se comportent les cousins animaux les plus proches de l'homme, car les organismes complexes ont beaucoup de possibilités à leur disposition. Ils s'adaptent très finement aux aléas présentés par le milieu. Nous constatons souvent que ces animaux commensaux semblent rêver pendant leur sommeil, et qu'ils utilisent donc inconsciemment des images animées. Notez ici que j'utilise le mot « images » avec le sens très général de représentations mentales. Je l'étends donc bien au-delà du sens purement optique.

Les animations oniriques mettent en œuvre des figures artificielles d'objets reliés au rêveur, c'est-à-dire très précisément ces signes particuliers que nous avons appelés plus haut, faute de mieux, des icônes contingents. Je n'utilise pas encore ici la notion de concept qui pourrait apparaître appropriée, mais nous y reviendrons ultérieurement. Pour l'instant j'évoque des représentations mentales au second degré, groupant à la fois des objets et leur interaction avec le sujet. Ces catégories de signes, liés au sujet, deviendront dans le courant de l'évolution et de la complexification organique des espèces, les très lointains précurseurs des mots. Les représentations subjectives que sont les précurseurs des mots peuvent être formulées en plusieurs sortes d'imageries, ou « langages » distincts.

Chez l'homme, le premier langage est purement mental.

Je l'appelle langage par commodité, car c'est plutôt un enchaînement séquentiel d'évocations significatives, sans règles ni syntaxe. Cela ressemble cependant à une langue, imagée au sens général, rapide, et non vocale, qui n'utilise donc que les précurseurs des mots, et qui fonctionne au seul niveau cérébral.

Il apparaît que tous les hommes utilisent mentalement cette même langue originelle et universelle avant d'apprendre un langage maternel verbalisé avec les combinaisons sonores qui lui sont propres. Il est même très probable que ce proto-langage mental imagé originel est également utilisé par les animaux. Ils l'utilisent, au moins dans le rêve, pour produire une représentation interne du monde. Nous savons aujourd'hui que de tels langages, sans mots verbaux, existent. Certains sont encore plus universels, tel le code génétique. Ce code exprime les principes de construction des différents corps vivants terrestres dans une forme qui semble reconnue par tous les organismes de notre planète.

Il est également permis de penser qu'un code originel, plus fondamental encore, régit entièrement la structure physique de la matière et de ses composants. Il a été envisagé que cela puisse être la suite arithmétique des nombres entiers. Cette approche simplificatrice rationalisante, ne me paraît pas être un reflet parfaitement conforme à ce que le Zoran nous révèle progressivement de sa nature. Bien au contraire il semble nous dévoiler une structure toujours aussi complexe quelle que soit l'échelle à laquelle se fait l'examen. Nous y reviendrons.

Concernant notre sujet actuel, il n'y a bien évidemment aucune raison pour que l'usage du proto-langage imagé soit limité chez l'animal au seul domaine du rêve. Nous pouvons penser qu'il fonctionne également, de façon plus générale, dans les autres domaines du comportement vital. Je ne prétends pas que les animaux pensent à la façon dont nous pensons. Notre fonction évoluée nécessite une réelle capacité d'abstraction et l'utilisation de vrais mots. L'abbé CONDILLAC prétendait même que nous ne pouvons raisonner qu'avec le secours des mots. La qualité de notre pensée se réduirait alors à la valeur de notre maîtrise personnelle de la langue utilisée.

Nous devons cependant reconnaître aux animaux une activité mentale intense et efficace, basée sur une bonne reconnaissance de la situation actuelle en relation avec l'environnement, et logiquement orientée vers un but précis. J'utilise volontairement ici le terme « reconnaissance » avec le sens d'identification à une situation déjà connue. Nous devons accepter l'idée de cette capacité animale à manipuler ces schémas essentiels qui relient un percept, (c'est-à-dire un objet mental induit par la réaction des sens à un stimulus provenant du monde extérieur), à un objet mental différent provenant du système mémoriel. Sans cela, les animaux seraient incapables de mener les actions correctes et adéquates, nécessairement adaptées aux événements aléatoires d'un environnement variable.

Rappelons-nous que nous parlons ici du langage mental primordial non vocal. Grâce à lui, l'objet mental, construit initialement à partir de la perception, est reconsidéré en intégrant sa relation avec le sujet. Il est transformé en schémas simplifiés, mémorisés et utilisables pour des opérations de classement, comparaison, rappel, et autres. Ces schémas symboliques, réduits à l'essentiel de la représentation des objets et de leur relation avec le sujet, sont appelés concepts.

La comparaison des percepts provenant du système sensoriel avec les concepts mémorisés aboutit à l'action adéquate. Cette comparaison peut être consciente, ou inconsciente, sans que l'on puisse à ce stade parler de pensée ou d'instinct.

Il ne semble pas logique de distinguer pensée et instinct à partir de l'identité de celui qui pense.

Quoique cela puisse gêner l'orgueilleux prédateur qu'est l'homme, il me semble plus logique de faire une autre distinction catégorielle. On pourrait l'établir en fonction du caractère conscient ou inconscient de l'activité cérébrale, et donc de l'appel fait à des fonctions mentales avancées.

Même en restant au niveau des animaux relativement lointains que sont les oiseaux, vous avez pu être frappés par certaines analogies comportementales avec l'homme.

- Les oiseaux partagent avec nous le sens de la musique.
- Ils chantent d'une façon qui nous paraît parfois harmonieuse.
- Ils ont un véritable répertoire, spécifique, tribal, familial ou culturel.

- Certains décorent très joliment leurs nids de fleurs colorées.

Bernadette CHAUWIN a étudié des petits pics de jardin. Elle a démontré qu'ils utilisaient un quasi-vocabulaire pour désigner les diverses nourritures qu'elle leur proposait, et qu'ils étaient même capables de se nommer entre eux à partir de leurs préférences en la matière.

Quiconque a observé longuement des oiseaux, sait qu'ils ont des caractères différents, au sein de la même espèce. Il y a des machos jaloux et des couples coopératifs. Il y a des individus stupides, et il y a des rusés inventifs. Tous nous paraissent cruels. Les Romains étaient cependant persuadés que les jeunes cigognes prenaient grand soin de leurs parents âgés, au point qu'ils ont appelé « loi des cigognes », (lex ciconiona), la loi imposant aux enfants l'obligation de soin et d'aliment concernant leurs parents.

Ces analogies avec l'homme sont très troublantes, car nous croyons maintenant savoir que tous les oiseaux sont les derniers descendants des puissants dinosaures qui dominèrent si longtemps notre Terre. En ce temps là, les très petits mammifères primitifs dont nous sommes issus tentaient de survivre dans des conditions très précaires. Il faut donc que les analogies comportementales dont nous parlons trouvent leurs origines dans des ancêtres communs. Ceux-ci seraient les ascendants, tout à la fois des premiers dinosaures, lointains précurseurs des oiseaux, et des antiques reptiles mammaliens qui sont les très anciens précurseurs de l'homme. Dans la mesure où nous l'avons en commun avec les oiseaux, cela fait remonter la source commune du sens esthétique au-delà de deux cents millions d'années.

Par ailleurs, ces mêmes oiseaux, héritiers des dinosaures, partagent avec les poissons une extrême diversification dans les formes et les couleurs. Les poissons sont encore beaucoup plus anciens que les dinosaures. Par conséquent, nous pouvons raisonnablement penser que tous ces grands reptiles très diversifiés étaient également très colorés. En raisonnant de la même façon, on peut parfaitement imaginer que certains reptiles primitifs chantaient, et qu'ils ont transmis cette faculté à quelques descendants. Parmi ceux-ci on compte les dinosaures disparus, et plus tard les oiseaux. On y trouve aussi aujourd'hui le chant des baleines et la musique et les mélodies des hommes. Nous voilà très loin de la représentation habituelle mettant en scène des monstres grisâtres barrissant comme des éléphants.

Il faut admettre que la représentation traditionnelle est hypothétique, conventionnelle, et très peu vraisemblable. Mais il est difficile de changer un schéma de pensée, même avec le secours de la raison. C'est également à la même époque qu'apparaissent les plantes à fleurs avec toutes leurs couleurs, leurs formes variées, et leurs parfums capiteux, séducteurs d'insectes volants pollinisateurs. Tout cela s'installe, par hasard ou par nécessité, à la même période de la Terre, puis s'organise harmonieusement.

Il n'est pas non plus interdit de penser que le hasard a bien fait les choses. Peut-être simplement que les temps étaient venus, des couleurs et des parfums, du chant des grenouilles, de celui des lézards et des cigales, des corolles, des étamines et des pistils, et du vol des abeilles.

Dans la même ligne de pensée, réfléchissons à tous les rituels de parade et à toutes les danses de séduction. Cela existe depuis les périodes les plus reculées, dans la plupart des espèces. Comme les scorpions, les paons, et les phoques, depuis la séparation des sexes, les Casanova de tous poils et de tous crins tentent de persuader les belles de leurs inégalables qualités, et s'efforcent d'écarter par tout moyens les concurrents éventuels. Voyez donc nos frères humains, et comment ils s'y prennent pour séduire leurs compagnes.

Voici encore d'autres pistes de réflexion.

- Nous savons que les comportements d'amour parental et de dévouement envers les petits sont communs à de nombreuses espèces animales. Ce comportement méritoire ne serait-il donc qu'une vertu instinctive très primitive ?
- Il y a des comportements aimables et tolérants que nous pouvons croire particuliers aux hommes, ou aux espèces apprivoisées. Nous savons cependant que certains animaux évolués sont capables de se porter secours, consciemment semble-t-il, au moins temporairement, dans des conditions dangereuses.
- Que dire de cette attitude lorsqu'elle s'exerce entre des espèces différentes ? Voyez ces images extraordinaires, diffusées il y a quelques années dans un film animalier. Elles montraient un hippopotame secourant une petite antilope agressée par un crocodile. Le contraste était saisissant entre la sauvagerie de

l'attaque du reptile et les efforts de son adversaire qui le contraignait à lâcher sa proie. L'hippopotame tentait ensuite d'aider la victime blessée à se relever. Ce comportement est très surprenant de la part d'un animal très dangereux, qui ne tolère généralement aucune présence dans son voisinage. Ce n'est qu'une anecdote, mais elle signale peut-être l'apparition d'une forme de sympathie proche des comportements que nous jugeons propres à l'espèce humaine.

- La compassion s'enracinerait-elle dans la prairie africaine ?
- Pensez aussi à tout ce que nous savons concernant le comportement des grands pongidés. Rappelons-nous les capacités étonnantes de ce chimpanzé qui tentait d'apprendre le langage des sourds-muets à ses compagnons. L'enseignement apparaîtrait-il dans une cage de zoo ?

Vous pouvez vous demander où je compte vous emmener avec ces histoires de fleurs parfumées, de dinosaures chantants, de phoques séducteurs, et de singes savants. Ce que je désire avant tout provoquer c'est une rupture avec les habitudes traditionnelles de pensée. Je vous demande d'oser voir autrement le spectacle de la vie et la nature des choses. Dans ce chapitre et dans le suivant, je continuerai donc à vous proposer des hypothèses, ou des raisonnements non-conformistes.

Evoquons maintenant deux aspects du fonctionnement corporel à l'aide de comparaisons que vous risquez de juger insolites qui sont pourtant évocatrices de la stricte évidence expérimentale. Sous l'influence des penseurs du siècle dernier, le mécanisme de la production de chaleur par le corps a été comparé à celui d'une simple chaudière. On enfourne des hydrocarbures dans le foyer. L'air respiré par les poumons contient de l'oxygène qui est transporté par le sang jusqu'aux cellules. Les aliments y sont brûlés pour dégager de la chaleur et des sous-produits chimiques qui sont de l'eau et du gaz carbonique. Cette image appliquant simplement le principe de Carnot, est encore dans tous les esprits, y compris ceux de nombreux nutritionnistes.

La réalité est bien moins simple mais plus admirable. Le corps ne fonctionne pas comme une chaudière. Les combustibles qu'il utilise sont des assemblages complexes de grosses molécules composées de multiples atomes. Des mécanismes chimiques très subtils fonctionnent successivement. Ils utilisent de nombreux catalyseurs différents et spécialisés. En leur présence, un seul atome de carbone à la fois est extrait de la molécule puis oxydé. Le système est donc comparable à un moteur extraordinaire dans lequel une batterie de carburateurs transformerait petit à petit le carburant tout en le brûlant progressivement.

L'image de la chaudière ne tient pas.

Le système ressemblerait plutôt à un alambic compliqué qui distillerait progressivement ses essences tout en les consommant pas à pas, à chaque stade d'élaboration, dans des lampes à huile multiples.

Voici une autre image imprécise, qui mérite d'être reformulée. Nous savons que le corps vivant fonctionne avec des moyens électrochimiques. L'aspect chimique est fréquemment vulgarisé, avec parfois des images imparfaites, comme nous venons de le voir.

L'aspect électrique est moins connu. Pour en donner une image intéressante, il faut comprendre que tous les phénomènes se passent au niveau de la cellule. Celle-ci est très petite. Elle peut être assimilée à une petite sphère enveloppée d'une membrane isolante. L'intérieur et l'extérieur sont conducteurs. On est donc en présence d'un composant analogue à un micro condensateur. Les valeurs absolues des potentiels en regard sont très faibles, mais comme les distances diélectriques sont très petites, car l'épaisseur de la membrane est infime, 5 à 10 nanomètres, les champs sont très élevés. À titre indicatif, ils sont de l'ordre de vingt mille volts par millimètre, c'est-à-dire vingt fois plus élevés que les tensions tolérées par l'air sec. Dans ces conditions, et en fonction de la répartition des ions chimiques de sodium et de potassium de chaque côté de la surface, on imagine aisément que la membrane isolante va subir des claquages, lesquels produiront des étincelles. Il s'agit, bien entendu, de micro étincelles, à l'échelle de la cellule microscopique, mais elles sont très nombreuses. On en compte environ cinq cent mille par seconde. Si nous pouvions voir l'aspect électrique des corps vivants à l'aide d'organes appropriés, ils nous apparaîtraient comme des nuages de myriades tourbillonnantes d'étincelles électriques fugitives. Nous ne les percevons pas consciemment, car nous n'avons pas les organes appropriés, mais toutes ces étincelles émettent forcément des ondes hertziennes, qui pourraient être inconsciemment perceptibles.

Je vais encore changer de registre, et vous raconter une histoire. Savez-vous que le mois dernier, j'ai trouvé un trésor dans mon jardin. Ce n'était pas la première fois. Au printemps dernier, j'en avais trouvé un autre,

en retournant une pierre. Ces trésors n'étaient pas précieux pour les hommes. C'étaient des trésors de souris ou de campagnols. Le premier contenait une centaine de noisettes, et le second comptait deux cents noyaux de cerises. Les arbres fournisseurs sont assez loin du lieu d'accumulation. Ces trésors avaient demandé de gros effort aux petits animaux, pour lesquels ils représentaient l'assurance d'un hiver paisible. Mais un hibou, un chat, une nuit de gel, une épidémie, ont rendu ces précautions vaines. Le trésor dérisoire est resté inutile et caché, jusqu'à ce que je le découvre.

J'avais un voisin qui circulait la nuit avec sa carabine. Il ne surveillait pas ses noisettes, mais devait avoir un peu d'or enfoui. La maladie et la mort sont venues, renvoyant aux enfants le trésor inutile. N'y a-t-il pas beaucoup d'analogies entre le comportement des petits rongeurs sauvages qui accumulent des noyaux pour subsister pendant l'hiver, et celui des hommes civilisés qui accumulent chaque jour bien plus de richesses qu'ils ne pourront utiliser avant leur mort.

Croyez-vous qu'il y ait plus de raison dans ces agissements humains que dans les précautions des souris. L'or des hommes ne vaut rien pour les souris, non plus que les noyaux des souris ne valent pour les hommes, mais que valent les noyaux et les pistoles des morts.

Sur ces bases, et pour le moment, voulez-vous constater qu'il y a beaucoup moins de distance entre l'animal et l'homme que ce dernier ne veut l'admettre. Même en ce qui concerne la capacité à agir sur la nature à travers la maîtrise des outils et des armes, il s'agit bien plus d'une progression graduelle diffuse que de franchissements de seuils importants précisément établis.

- Au premier niveau se trouve l'élaboration des cuirasses, des appareils organiques que sont les dents, les griffes, et autres accessoires corporels d'action.
- Puis apparaissent des appropriations sans transformation d'accessoires naturels, pierres, branches, ou brindilles variées.
- Au stade suivant les éléments sélectionnés sont préparés de diverses façons, par tri, calage, écorçage, mise à longueur, mise en forme, parfois mise en réserve ou en fermentation. Ils peuvent ensuite être combinés en nombre et en forme.
- Avec l'homme, c'est ensuite l'apparition d'outils ouvrés, puis de systèmes, puis de machines combinant des systèmes, de régulateurs contrôlant les machines, de mécanismes avec prise de force, de moteurs fournissant la force, etc..

Les réponses forment une nébuleuse, une sorte de chaos qui suit ses lois inconnues, aux termes desquelles nous croyons parfois distinguer un vecteur orienté vers un progrès dont nous serions la flèche. Nous retrouvons universellement cette complexité constamment révélée quelle que soit l'échelle utilisée pour l'examen de la question.

Si nous prenons suffisamment de recul dans l'examen général des manifestations de la vie, un schéma plus global semble apparaître. Quel que soit le système ou le groupe vivant considéré, on a l'impression que des grands principes formateurs indépendants sont à l'œuvre. On trouve dans chacun d'eux des êtres qui marchent, d'autres qui nagent ou qui volent.

Il y a de partout des prédateurs et des proies, des carnivores et des herbivores, des actifs et des tranquilles, des rapides et des lents, même chez les plantes. On trouve chez les poissons des fauves, des loups et des moutons. On trouve chez les hommes, des tigres, des agneaux, des bœufs, des poissons, des serpents, des crapauds, ou parfois même des végétaux.

Chacun peut chercher son modèle de vie, et découvrir son totem personnel, dans le monde qui l'entoure. C'est une recherche très instructive sur le chemin de la véritable connaissance de soi. Ainsi d'ailleurs, les anciens féodaux choisissaient-ils leurs orgueilleuses devises, leurs blasons, et leurs pièces héraldiques chargées de symboles totémiques.

J'ai précédemment essayé de vous montrer combien notre connaissance du monde est colorée par les caractéristiques limitées de nos organes sensoriels. J'ai désiré vous amener à admettre la très grande similitude de l'homme et de l'animal. Cela ne signifie pas que je désire identifier complètement l'homme à l'animal. Mais si l'on veut réellement différencier l'homme par rapport à son environnement existentiel, il faut le faire à partir de bases rationnelles. Il n'est pas raisonnable de pratiquer l'autosuggestion de la domination univer-

selle. De la même façon que pour les modes de vie et les moyens d'action, nous pouvons extrapoler à partir des animaux en ce qui concerne la pensée.

Sur la base d'observations attentives, nous pouvons raisonnablement croire que nous partageons avec beaucoup d'espèces animales la faculté de représenter mentalement la nature des éléments repérés dans le réel extérieur, leur interaction avec l'observateur, et les conséquences prévisibles de cette interaction. Cette faculté est organisée dans un système permettant de combiner entre eux les icônes de diverses sortes représentant ces différents éléments.

Bien évidemment l'efficacité globale du système dépend étroitement de la capacité de mémorisation disponible. L'analyse combinatoire nous démontre que le nombre de combinaisons croît bien plus vite que le nombre des éléments mis en œuvre. On a pu montrer que cette efficacité était liée à la fois au nombre de cellules nerveuses spécialisées présentes dans la matière cérébrale et au nombre de connections neuroniques établies simultanément entre ces cellules.

Par rapport aux animaux, ces deux nombres sont très significativement plus élevés chez l'homme, ce qui lui donne une capacité opérationnelle beaucoup plus importante. On a pu estimer qu'un cerveau humain dispose de cent milliards de neurones. C'est un chiffre tellement énorme que sa signification réelle nous échappe complètement. Sachant que cent mille neurones meurent chaque jour, il nous en reste encore plus de quatre-vingt-dix milliards à la fin de notre vie. Toutes ces cellules sont reliées entre elles par des centaines, voire des dizaines de milliers, d'interconnexions. Il faut que le cerveau puisse exploiter une telle richesse fantastique d'informations.

Pour des raisons que j'essaierai d'exposer plus loin, le proto-langage mental humain, figuratif, est traduit secondairement dans un langage d'échange, qui peut être accessoirement verbalisé, éventuellement en plusieurs langues, y compris posturales, gestuelles, ou vocales. J'insiste sur cette notion de langage d'échange qui paraît très importante. Lorsque le proto langage imagé, utilisant des icônes privés à usage interne, est traduit en signes spécifiquement destinés à la communication, donc en signaux à usage externe d'échange, on change de niveau. A partir de là on passe à l'utilisation d'un lexique collectif et partagé, lequel peut être non verbal. Même non vocalisé, ce lexique est composé de mots.

On a maintenant affaire à des « mots mentaux ».

Une nouvelle couche est ajoutée au biomécanisme cérébral. Pour décrire ce nouveau système, les linguistes utilisent des termes précis tels les « les sémantèmes » qui sont des éléments de significations liés à un signe, qu'ils associent aux « lexèmes » qui sont les formes spécifiques prises par ces signes. Nous ne les suivrons pas dans ce domaine très spécialisé, tout en signalant que nous parlons surtout ici des « monèmes ». Notons cependant ici que de nouvelles familles de signes d'échange apparaissent, parmi lesquelles celles qui résultent de l'acquisition des apprentissages techniques et sociaux, liées encore plus étroitement aux caractéristiques partagées de l'environnement de vie.

Le passage des mots mentaux aux signaux codés, gestuels ou sonores, implique une traduction nécessitant l'apparition d'une couche biomécanique cérébrale supplémentaire associée à la production d'organes de signalisation adéquats.

Le développement par l'homme de mots verbaux, émis par un appareil vocal perfectionné, en est une forme particulièrement remarquable. Le fonctionnement cérébral est d'autant plus complexe qu'on utilisera plusieurs langues d'expression. Les polyglottes savent que l'on peut penser en plusieurs langues, mais que le mode de pensée change avec le langage utilisé.

Poursuivons cet exposé sans trop le compliquer. Nous considérerons que les mécanismes d'exploitation des groupes de signes, codés aux fins d'échange, fonctionnent comme un système de fiches. Celles-ci sont organisées et classées avec des index croisés qui en permettent la manipulation.

On a appelé cela le système cérébral «lexico-sémantique». C'est une sorte de dictionnaire intérieur contenant séparément différents éléments liés entre eux. (Sens, orthographe, lecture, écriture, prononciation, etc.).

Il est nécessaire de comprendre comment cet outil est utilisé pour aboutir à l'élaboration d'une représentation du réel extérieur intelligible et conscient, utilisable par la raison. Le cerveau humain est ainsi fait qu'il ne permet la fixation de l'attention vive que sur un seul objet mental à la fois. De ce fait, il fonctionne systématiquement en découpant dans le fantasme sensoriel ou conceptuel global soumis à l'examen, la seule partie répondant aux critères de sélection, en rejetant le reste dans une globalisation opposée et complémentaire. Tout ce que j'appelle objet mental fantasmagorique, depuis le précédent chapitre, subit cette dichotomie dès lors qu'il est soumis à la critique de la raison. Cela se produit systématiquement, que le fantasme provienne actuellement des organes des sens, qu'il soit puisé dans les banques de souvenirs, (ou qu'il soit l'habituelle combinaison des deux origines).

Si l'on attribue une propriété quelconque à un mot désignant un objet, physique ou mental, le cerveau explore de façon automatique les données totales disponibles dans ses banques, et les découpe à partir des critères de recherche. Il en extrait la représentation de l'objet, (ou du groupe des objets), qui possède cette propriété remarquable, et en forme un icône particulier. Il regroupe alors les objets qui n'en disposent pas dans un ensemble complémentaire qui est écarté. Cette façon de faire peut aboutir, et aboutit en fait, à des résultats très étonnants, qui pourtant paraissent normaux et évidents à la plupart des gens.

Pour me faire bien comprendre, je vous propose, en intermède, la petite expérience effective que voici.

Concentrez-vous sur un concept relatif à un objet simple.

Une « table », par exemple.

Manipulez mentalement ce concept pendant quelques secondes, en liaison avec votre système lexicosémantique personnel. Puis, évaluez pour chacun des mots ci-après, combien votre système met de temps pour contrôler qu'ils sont bien dans les banques de son lexique.

Table de cuisine,
de salon,
de jardin,
de multiplication,
de salle à manger,
de café,
de logarithmes,
de jeu,
de nuit, etc..

Avez-vous constaté que les temps d'accès aux banques internes sont, en général, courts, environ quinze millisecondes. Mais certains cas accrochent, et nécessitent des temps beaucoup plus longs, par exemple cent millisecondes.

C'est que les termes correspondants ne sont pas stockés de la même façon. Ils ne sont pas accessibles par l'index de fonction, mais ils nécessitent un passage supplémentaire par un autre index, par exemple orthographique. Cela est suivi d'une réorganisation temporaire du contenu des banques.

Les histoires drôles fonctionnent avec les mêmes mécanismes, non pas au niveau de la signification d'un mot, mais à celui de la cohérence d'un récit. La conclusion logique attendue est remplacée par un détournement qui provoque un allongement de la prise de sens. Ce temps peut être très long. Par exemple cette très courte histoire belge entendue à la radio.

« C'était un français ».

En principe, cela devrait faire rire immédiatement les Belges et hésiter longtemps les Français. En revanche, la simple annonce d'une histoire belge ou suisse prépare le rire sarcastique des français. Avant de conclure, et pour le plaisir, je vous en donne deux autres, de notre ami Pierre Dac. «L'élan du cœur n'a rien de commun avec l'élan du grand Nord». «Rien n'est plus semblable à l'identique que ce qui est pareil à la même chose».

On voit bien ici que l'interventionnisme du mental va bien plus loin que le simple remplacement de stimuli sensoriels par des icônes complexes impliquant une relation avec le sujet. Nous constatons en fait, que le sens logique de l'enchaînement des parties du discours est préparé avant la présentation au conscient.

Le sens est préparé avant la présentation au conscient.

Il s'agit du même genre de travail que celui qu'accomplissent les organes sensoriels, par exemple visuels, sur les stimuli extérieurs avant leur transmission au système central.

- Au niveau global, le travail est accompli pour donner une signification intelligible probable à la communication reçue.
- Au niveau primaire, il est accompli pour élaborer un signal cohérent, correspondant au sens probable du percept induit par le stimulus.

Je vous propose maintenant d'aller un peu plus loin dans notre petite expérience d'exploration du fonctionnement mental. Il s'agit d'expérience pratique et réalisable, à la portée de chacun.

Reprenons notre exemple de la table. Nous avons vu que le cerveau a recherché un index d'accès à son lexique. Puis il a été amené à modifier cet index, en faisant appel à une représentation différente de cette table, c'est-à-dire à un autre concept.

Il faut ici bien réaliser, que ce concept simple de la table peut différer énormément d'une personne à l'autre en fonction de sa représentation personnelle. Un concept combine un schéma simplifié, élaboré à partir de percepts mémorisés, et des relations mémorisées, entre ces percepts et le sujet. Le concept de table prendra donc en compte les habitudes culturelles et alimentaires des utilisateurs. Il faut s'attendre à une différence importante entre celui du citadin européen et celui du pasteur nomade des steppes de Sibérie ou du Sahel.

Nous pouvons utiliser notre cerveau pour créer un autre type d'objet mental, à savoir créer une représentation visuelle sur un écran intérieur, une image mentale véritable dont nous allons tenter d'examiner les propriétés. Avec cet exemple de la table, nous allons donc faire une courte expérience intérieure.

Efforcez-vous de visualiser mentalement une table de votre connaissance, si possible étroite et longue, comme un comptoir. Imaginez qu'un pot de verre transparent contenant un liquide soit posé sur ce comptoir. Il faut que ce pot possède une poignée latérale comme un bock de bière par exemple, ou un pot de café. Visualisez sur le comptoir, ce pot avec sa poignée à gauche, et maintenez un instant la conscience claire de cette image. Maintenant, déplacez mentalement le pot jusqu'à l'extrémité droite du comptoir, et examinez ce qu'est devenue l'image.

Vous constatez plusieurs choses.

- Le déplacement n'a pas été instantané.
- La perspective s'est modifiée.
- L'orientation spatiale a été conservée.
- L'extrémité gauche du comptoir est sortie du champ.

Autre exercice. Ramenez le pot devant vous, puis faites le tourner autour de son axe vertical, ce qui est visualisé par la rotation de la poignée. Constatez.

- La rotation prend un certain temps.
- Ce temps est proportionnel à l'angle de rotation.
- La vitesse de rotation est d'environ 60° par seconde.

Maintenant rappelez-vous bien que ce pot contient un liquide dont le niveau est visible. Faites pivoter le pot autour d'un axe horizontal. Que se passe-t-il ?

- Le mouvement s'interrompt de lui-même avant que le liquide se renverse, et il est très difficile de dépasser ce point.

En plaçant le comptoir devant un décor, on peut aussi mettre en évidence l'existence de limites aux bords de l'image. Celle-ci a donc un champ déterminé variable avec la taille des objets représentés. C'est une notion que devraient prendre en compte tous les professionnels de l'image et des médias visuels.

Ce fonctionnement mécanique automatisé de l'imagerie intérieure est tout à fait étonnant car on constate que les êtres et les objets qui sont représentés possèdent la plupart des attributs et des propriétés que nous attribuons à travers les percepts à leurs correspondants réels. Ils ont des proportions relatives correctes, une perspective, une vitesse et une inertie, une cinématique. Ils sont inscrits dans le cadre de limites du champ visuel, et sont même soumis à des contraintes culturelles qui interdisent, par exemple, de renverser un vase plein. C'est ce fonctionnement automatisé qui est mis en œuvre de façon inconsciente au cours des rêves, des illusions, des délires ou des hallucinations.

On a également montré que des images de ce type, donc initialement mémorielles, pouvaient être combinées avec des percepts sensoriels actuels, pour former une image composite dont on peut difficilement distinguer la vraie nature.

Une question se pose ici. Il faut considérer à la fois l'extrême importance réservée par le mental aux traces laissées dans la mémoire par les expériences individuelles, et l'usage intensif qui en est fait constamment, y compris dans le traitement d'un stimulus fugace pour en extraire un percept significatif.

On peut alors en conclure que des différenciations individuelles sont telles qu'il ne peut y avoir aucune harmonisation dans les comportements de ces individus même au sein du même groupe ou de la même espèce. Heureusement la nature a mis en place des mécanismes de compensation et d'harmonisation. Ils fonctionnent au niveau de l'inconscient le plus profond. Ils permettent déjà au nouveau-né de donner un sens commun aux perceptions sensorielles initiatrices après la naissance.

C'est le sens parfois donné à « l'archétype ».

Par des moyens liés aux gènes, le support matériel du mental des êtres vivants serait préparé pour l'élaboration de formes en creux, c'est à dire d'objets mentaux préfabriqués, partagées par les groupes vivants. On peut se les figurer comme étant des boîtes préalablement étiquetées, mais vides. Les premières expériences vécues rempliraient ces boîtes disponibles avec les images mentales des objets réels correspondants.

C'est de cette façon que l'on peut comprendre les phénomènes d'imprégnation qui sont mis en évidence par les expériences présentant une « mère artificielle » à des animaux nouveau-nés. (Par exemple LORENZ avec les oisons). La forme vide, étiquetée « Maman », combinée avec les relations préétablies de comportement social qui lui sont reliées, serait remplie par l'image mentale du premier objet répondant aux conditions de sélection adéquates, particulières à l'espèce. Cela peut être la vraie mère, mais parfois aussi l'humain nourricier ou un chiffon doux et coloré au bout d'un bâton. Il est tout à fait démontré que ces mécanismes sont également fonctionnels chez le singe et chez l'homme. Ils peuvent très évidemment expliquer de graves déviations comportementales dont l'origine sera vainement recherchée dans l'histoire consciente du sujet.

Le célèbre psychologue suisse, JUNG, va beaucoup plus loin.

Dans une sorte d'alchimie conceptuelle qu'il appelle la psychologie des profondeurs, il fait de l'ensemble des archétypes accessibles dans le cosmos, et partagés par les vivants, les bases unificatrices des individus, des familles, des espèces, et même de l'univers.

Nous reviendrons plus tard sur les études menées par JUNG en coopération avec Von PAULI, savant physicien de très haut niveau. Elles permettent de supposer que des canaux de communication encore mystérieux et inconnus, établissent des liaisons, parfois acausales mais synchrones, entre tous les objets et tous les points du cosmos, qu'ils soient inertes ou vivants.

Pour évoquer ce que signifie le concept de synchronicité acausale introduit par ces deux savants, je vous propose un nouvel intermède. Je vous conterai donc brièvement l'histoire merveilleuse d'un homme du siècle dernier. Elle laisse beaucoup à penser au sujet de la vraie nature du monde, du hasard et de la liberté.

Il s'appelait Edwin Laurentine Drake, mais on le surnommait « *le colonel* ». C'était un singulier personnage, assez original, qui vivait aux Etats Unis. En août 1858, il voulut créer une petite affaire commerciale personnelle, et entreprit de chercher de l'huile de schiste pour les lampes d'éclairage. Il décida tout à fait par hasard, et en fonction de circonstances parfaitement fortuites, de creuser un petit puits dans un village américain nommé Titusville. Le colonel n'était pas riche, et pouvait seulement payer deux ouvriers tâcherons pendant quatre jours. A la fin du quatrième jour, quelques heures avant le soir, les deux ouvriers d'Edwin Drake rencontrèrent le pétrole.

Attention, c'est ici que le sort trébuche.

Le pétrole se trouvait exactement à vingt-trois mètres de la surface. Plus jamais au monde, après ce premier puits, on ne trouva de pétrole aussi près de la surface du sol.

Le Colonel Edwin Laurentine Drake creusa le 27 août 1858 son premier puits, en trouvant, par hasard, le seul endroit au monde où ce pétrole lui était accessible.

Au soir du premier jour de la nouvelle ère, les ouvriers avaient recueilli trois barils d'huile brute qu'ils raffinèrent pour en faire du pétrole lampant. Ils éliminèrent donc toutes les impuretés dangereuses ou nocives, telles l'essence et les éthers volatils, et comme ils étaient pauvres, cherchèrent partout ce que l'on pouvait bien en faire. Ces déchets sont aujourd'hui produits par milliards de tonnes, et couvrent actuellement l'essentiel des besoins humains dans tous les domaines de la vie courante.

Comment appeler ou définir le facteur mystérieux qui guida le choix hasardeux du creusement de Drake aux premiers temps de l'automobile et à l'annonce de l'ère du Verseau.

Avant de répondre, essayez donc de calculer la proportion de chances pour que cela se produise. On peut ici imaginer, irrationnellement mais simplement, que le pétrole était là, les hommes et le besoin aussi, et que le temps était venu de le découvrir. Drake, mystérieusement informé, fut l'instrument synchrone de cette découverte acausale.

Comme on le voit, les modes et les moyens de communication entre les êtres, vivants ou inertes, pourraient dépasser de très loin tout ce que nous savons, concernant les possibilités de nos organes sensoriels, ou celles d'autres canaux encore inconnus.

Les confins du Zoran demeurent à jamais hors de portée.

Lorsque nous portons le gigantesque regard de nos télescopes vers l'indéfiniment grand, nous découvrons sans cesse de nouvelles structures organisées, qui englobent le déjà connu dans un nouvel aspect, toujours plus inaccessible. Et lorsque nous braquons l'œil démesurément myope de nos microscopes électroniques, sur l'indéfiniment petit, nous voyons également éclore ces structures toujours nouvelles d'aspect et de complexité, débouchant également sur d'autres organisations imbriquées, tout aussi inaccessibles.

Il en est de même pour les structures vivantes, supports évolutifs de la pensée. Plus leur étude progresse, plus leur admirable complexité se révèle.

Mais cela, le Zohar nous l'avait déjà dit.

Chaque chose dans une autre chose.

Chaque vie dans une autre vie.

A l'origine, il y a le seul mystère.

La particularité la plus fondamentale de l'animal humain est sa capacité à développer une personnalité propre, dotée d'un ego conscient. Nous pouvons cependant penser qu'elle s'est un jour caractérisée par

l'élimination organique et systématique de certaines facultés. Je pense particulièrement à la suppression volontaire de la capacité de réception intuitive des signaux collectifs émis à l'usage commun du groupe grégaire auquel le pré humain appartenait. Beaucoup d'animaux semblent disposer de cette aptitude collective. Ils peuvent émettre et recevoir, par des canaux divers, parfois inconnus, des signaux d'information ou d'alarme, utiles à chacun. Au stade primitif, ils les émettent systématiquement et leur obéissent aveuglément, mais lorsque l'on s'élève dans la hiérarchie de l'intelligence animale, on constate une tendance croissante à masquer ou truquer l'émission de ces signaux, dès lors qu'ils induisent des désagréments pour l'individu émetteur.

Les grands singes, nos cousins, agissent ainsi pour tromper délibérément les membres du groupe, et tout particulièrement pour détourner l'attention des dominants, afin de s'approprier en cachette nourriture ou avantages.

L'humanisation aurait-elle commencé par le mensonge ?

La tromperie dans le message émis aurait-elle provoqué secondairement la méfiance puis l'indifférence pour le message reçu, avec pour conséquence l'apparition de la survalorisation du soi qu'est l'ego inflationniste. Nous n'en savons bien évidemment rien. Un point n'en reste pas moins vrai qui celui du fonctionnement inconscient et mécanique de l'appareil mental.

L'essentiel du fonctionnement mental est inconscient.

Nous le savons, l'intelligence, dans l'acception de ce mot signifiant l'accès à la conscience, ne traite que la partie émergente de l'iceberg de l'activité mentale. Le conscient, à son niveau, ne reçoit que les résumés succincts, exposant de façon aussi cohérente que possible, les matériaux constituant les éléments les plus plausibles de la situation actuelle.

Ce constat nous amène à envisager des systèmes extrêmement variés, complexifiés à tous les niveaux. Nous savons que ces systèmes permettent une représentation symbolique cohérente des éléments extérieurs et de leurs interactions avec les organismes concernés. Ils deviennent donc utilisables, en tant que moyen de recherche, pour l'observation consciente et raisonnée des caractéristiques du monde extérieur, dans le but d'une connaissance descriptive. Cette exploration est donc figurative. Primitivement limitée à l'extérieur du corps physique de l'observateur, elle sera ensuite étendue à l'enveloppe même de ce corps.

Le mental en formera une image stable, mémorisée et reconnaissable, qui acquerra donc un caractère personnel.

La description mentale explorera et mémorisera les facultés diverses reconnaissables, jusqu'au contenu interne du corps. Progressivement, le centre d'observation mental placera sa propre localisation dans cette personne physique qu'il reconnaît après l'avoir mémorisée.

Puis il s'enfermera dans l'image de cette enveloppe superficielle, et s'enfoncera progressivement dans l'intérieur jusqu'à occuper un centre ponctuel, non localisé, artificiel tout à fait abstrait, mais supposé autonome et distinct, l'ego. Dès lors, et à l'instar des philosophes orientaux, nous pouvons considérer qu'il y a rupture de l'unité entre deux entités.

- D'une part le Monde extérieur réel, inconnu ou mal connu, et donc mal mémorisé, qui est globalisé et rejeté conceptuellement à l'extérieur, l'Autre.
- D'une part, la fraction connue du Monde, représentée par un objet mental de plus en plus complexe, composé de tous les éléments mémorisés de nos expériences passées. Cet appareil composite est notre conscient. Il est placé sous le contrôle d'un centre observateur interne, sans dimension, localisé en un point central imaginaire de notre personne, l'Ego.

Krisnamurti nous dit que nous pouvons considérer notre conscient comme une maison. Il est organisé de la même façon, avec différentes pièces, plus ou moins accessibles, plus ou moins souvent utilisées. Une maison quelconque ne devient notre que lorsque nous y apportons nos propres meubles et nos propres objets, et que nous l'habitons. Chacun de nous garnit la sienne avec les objets mentaux dont il dispose, plus ou moins connus et familiers, plus ou moins conscients ou inconscients. En réalité, c'est ce contenu particulier, propre à chacun, entièrement puisé dans le passé et l'expérience personnelle qui constitue l'ego.

Il n'y a pas de maison sans murs.

La maison protège son contenu, c'est-à-dire la somme des expériences, l'ego, contre les peurs, l'agression, la souffrance, l'inconnu extérieur. En même temps elle nous enferme dans les limites de la fraction interne du Monde total que nous avons appropriée. L'ego ordonne les représentations internes dont il dispose selon son humeur, ou sa conviction, du moment, et il les hiérarchise. Il décide que telle conviction est supérieure à telle autre, que tel comportement est plus méritoire que tel autre, que cette action est bonne et cette autre mauvaise, que Pierre est notre ami ou notre ennemi, et autres fantaisies.

Comprenons que si l'ego décide d'user d'une fonction cérébrale supérieure, par exemple de la raison, pour accéder à un état de conscience différent, il ne pourra que modifier l'ordonnance des objets dont il dispose. Il les placera donc dans un ordre différent, l'ancien ordre devenant le désordre du nouvel état. On voit bien qu'il n'y a pas de vraie novation dans cet ajustement. C'est toujours le même conscient, le même ego, qui habite la maison. Il s'est simplement disposé autrement. Cette activité de rajustement est constante et continue.

Nous l'appelons la pensée.

On voit bien que la pensée ne peut pas modifier réellement le contenu du cerveau puisqu'elle fonctionne toujours à l'intérieur des murs, en utilisant seulement les produits du passé. Pour enrichir le contenu en introduisant un objet nouveau dans cette maison, il faut aller le chercher à l'extérieur.

C'est le rôle de l'intelligence.

Celle-ci ne travaille généralement pas avec des images mémorisées d'expériences passées, qu'elles soient figurées par des mots représentatifs du réel ou de l'irréel, ou inaccessiblement enfouies au plus profond des placards de la conscience. L'intelligence fonctionne instantanément, au moment présent et au contact du réel. Elle agit à l'extérieur en ignorant l'ego. Elle met le conscient, intérieur et limité, en contact avec un réel extérieur qui le dépassait jusqu'alors, et qu'il faudra bien dorénavant intégrer au conscient.

L'intelligence est extérieure à l'ego.

Elle est donc également extérieure à la volonté du conscient. Elle illumine l'intellect de celui qui est capable d'ouvrir la maison dans laquelle s'enferme son ego, et d'aller chercher à l'extérieur les aspects nouveaux de la manifestation du réel. Puisqu'elle vient du dehors, elle n'est donc pas réellement une faculté réservée à un homme particulier, qui en disposerait en propre dans son domaine personnel. L'intelligence existe en général dans le Monde, (mais certains hommes y ont un accès plus privilégié que d'autres).

Pour revenir à notre thème actuel de travail, ce n'est pas le processus d'élaboration de la personne et de l'ego qui est à l'étude. Ce n'est pas non plus la description précise et détaillée du mécanisme de manipulation des vrais «mots» ou des «mots mentaux», qui importe, mais le propos suivant.

Nous devons considérer que ces changements de niveau permettent des changements d'usage.

On peut dorénavant passer de la manipulation de signes représentatifs liés au réel, à la manipulation de signes significatifs en eux-mêmes, destinés à des personnes dotées d'un ego autonome.

Dés lors, les combinaisons de ces signes ne sont plus seulement induites par l'arrivée de stimuli extérieurs.

Elles peuvent aussi dépendre de l'éventuelle volonté, de l'imagination, de la fantaisie, de l'humeur ou du caprice de leur manipulateur. Les fonctions cérébrales supérieures deviennent possibles. Avec les mots, la faculté combinatoire, la pensée, n'élabore plus un simple reflet intérieur symbolique lié au mystérieux mais réel Zoran extérieur mais elle crée un sens propre.

Elle devient potentiellement créatrice.

Réorganisant à son gré son propre chaos intérieur d'imageries électrochimiques symboliques, la pensée donne naissance à un univers intérieur fantasmatique, artificiel, fermé et personnel, isolé du réel extérieur dont il n'est plus la représentation naturelle. Cet univers intérieur comprend tout à la fois les symboles représentatifs, artificiels et irréels, des éléments mémorisés du réel extérieur et de leurs interactions avec le sujet, mais aussi les produits artificiels également mémorisés, d'existence uniquement conceptuelle, lesquels sont nés de la logique limitée et de l'imagination débridée du conscient contrôlé par l'ego.

Cet univers n'est qu'irréel, il est donc trompeur.

- Dans sa démarche exploratoire, l'homme peut oublier, (et il oublie souvent), l'existence fondamentale et la réalité essentielle de l'unique et mystérieux Zoran dans lequel il se trouve.
- Il peut arriver à croire, (et il croit fréquemment), que l'univers intérieur conceptuel et imaginaire, issu de sa pensée combinatoire, constitue le seul et véritable réel extérieur, avec lequel il s'identifie.

Car l'ego, qui est la somme des pensées, n'utilise que ses propres images. Il est seulement le mouvement continu de ces images, puisées dans le passé, dont il a fait le reflet illusoire du Monde actuel. Lorsque l'ego regarde ce monde intérieur artificiel, c'est donc toujours un reflet irréel qui se regarde lui-même.

Il ne peut que se trouver beau et satisfait de ce qu'il voit. Dès lors, refusant l'illumination de l'intelligence, l'homme sépare son Univers intérieur, son ego, du Zoran total. Refusant l'unicité, il provoque la multiplicité. Comme Alice au pays des merveilles, il a traversé un miroir sombre aux mirages trompeurs.

Il est derrière le miroir magique et noir des mots.

A l'envers de ce miroir mental, l'ego ne manipule que des reflets électrochimiques, synthétiques et fugitifs, qu'il considère comme constitutifs tout à la fois de l'irréel autant que du réel. Le réel total véritable, l'Autre, (ou l'Ailleurs), est dorénavant séparé et rejeté à l'extérieur de la personnalité consciente.

Et en cela hélas, il devient donc à jamais inexpérimentable.

**Dieu fit ce singe à son image,
Qui se tient nu dans la poussière.
Sous ses pieds, le centre du monde,
De l'univers, il se dit Roi.**